

La Fulgura

Françoise Guérin - Nihil Obstat

1^{er} prix des Bibliothécaires, 1^{er} prix du Public, du concours d'écriture de nouvelles 2004

Sang pour sang POLAR

– On vous a volé QUOI ?! Rugit le capitaine Basiléo.

Il s'était dressé derrière son bureau et son interlocutrice fit mine de s'enfoncer un peu plus dans son fauteuil.

– Je vous écoute ! Pressa-t-il en la toisant de toute sa hauteur.

La jeune femme qui lui faisait face se mordit les lèvres, l'air embarrassé. Le policier supporta quelques longues secondes de silence avant de s'énerver.

– Bon, écoutez, je n'ai pas de temps à perdre...

Il se rassit, saisit une liasse de feuilles dans le bac de l'imprimante et tâta ses poches à la recherche d'un stylo.

– On va tout reprendre depuis le début. Vous êtes Madame...

– Sonia Maridieu. Je suis directrice adjointe du Centre Hospitalier Isère-Nord. C'est moi qui suis d'astreinte ce dimanche. Vous voulez ma carte d'identité ?

– Mmm... Acquiesça Basiléo en tendant la main sans cesser de griffonner.

Il s'empara du document plastifié et examina la photographie avec une attention soupçonneuse avant de dévisager sa propriétaire. Sonia sentit ses joues s'empourprer tandis qu'il détaillait son visage anguleux et ses cheveux blonds remontés en chignon mousseux.

– Vous avez changé de coiffure, commenta-t-il d'une voix sourde.

– Oui, murmura-t-elle, coupable.

Cette histoire était vraiment déplaisante. D'une voix lasse, elle répéta, pour la seconde fois la chronologie des événements.

– C'est Tanguy Lignot qui a donné l'alerte. Il est cadre infirmier au service de Réanimation. C'est là qu'a eu lieu le... heu ! Ben... le vol, si on peut dire.

– Si on peut dire... commenta Basiléo d'un ton sinistre. Quelle heure était-il ?

– Environ 14H30. C'était juste après la relève entre les équipes du matin et de l'après-midi. Une infirmière est entrée salle 3 et a constaté le... vol. Mais elle ne s'est pas inquiétée tout de suite.

– Comment est-ce possible ?

– C'est à dire... il manquait le lit.

– Et ça ne l'a pas étonnée ? Vous m'avez dit que le patient était dans le coma, n'est-ce pas ? Et soudain, il serait parti en emportant son lit ?

– Non, bien sûr, protesta Sonia. J'ai discuté avec l'infirmière, Madame Nils. Elle a pensé qu'on avait emmené le patient, dans son lit, pour lui faire passer un examen. Les lits de Réa sont équipés de roulettes, c'est assez courant de les déplacer pour éviter de trop manipuler les patients fragiles. C'est seulement vers 16H00, en ne le voyant pas revenir, qu'elle a consulté le dossier et constaté qu'aucun examen n'était programmé.

– Excusez-moi... Le policier se moucha bruyamment avant de poursuivre. Je ne sais pas ce que j'ai attrapé mais... Peu importe. Donc, l'infirmière découvre la disparition vers 16H00 et vous ne venez me voir qu'à 17h30 ? Expliquez-moi cela !

– Ben, on l'a d'abord cherché un peu partout. Dans les autres services, dans les couloirs, les ascenseurs, les salles de radiologie, vous comprenez ?

– Oh oui, je comprends. Je comprends surtout que votre établissement doit être un foutu b... pour que vous égariez un patient avec son lit ! Ça arrive souvent, ce genre de petits incidents ?

Sonia Maridieu tripota nerveusement le diamant qui ornait son solitaire. Basiléo surprit son regard paniqué et haussa le ton.

– Écoutez-moi, chère madame, je vous conseille de jouer franc-jeu avec moi ! Je ne sais pas ce que vous cach...

Il s'interrompt pour éternuer à trois reprises.

– Je vous demande pardon... dit-il avant de disparaître dans son mouchoir humide.

Lorsqu'il en ressortit, Sonia avait surmonté son émotion. Elle prit les devants :

– En fait, c'est déjà arrivé. Une fois. Il y a longtemps. Cinq ou six ans, je ne sais plus. Un patient a disparu du service de chirurgie, alors qu'il se trouvait en salle de réveil après une intervention.

Elle baissa les yeux sur ses mains avant de poursuivre d'une voix faible :

– On ne l'a pas retrouvé.

– Formidable ! Articula le Capitaine sur un ton qui disait précisément le contraire. Et l'enquête, ça a donné quoi ? Hum ?

– R... rien, enfin, il n'y a pas eu d'enquête. Le directeur de l'époque voulait éviter... Il faut comprendre. L'Agence Régionale d'Hospitalisation cherchait un prétexte pour fermer des lits dans le Nord-Isère, alors vous imaginez, une histoire pareille...

– Bon sang ! Gronda Basiléo menaçant. Je vais lui en fournir, moi, des prétextes. Croyez-moi !!! Mais commençons par notre affaire. Le patient disparu : Nom, prénom, adresse, date et lieu de naissance, profession...

– Oooh... gémit la jeune femme, un peu plus pâle à chaque minute. On n'a rien de tout ça, soupira-t-elle d'une voix à peine audible.

Basiléo l'aurait volontiers étranglée mais une quinte de toux salutaire l'en détourna. Il se contenta de la fusiller du regard.

– Bien sûr, vous avez une explication... lâcha-t-il cramoi, lorsque sa toux lui en laissa l'occasion.

– En effet. C'est un patient qui est arrivé hier soir, samedi, au service des Urgences, au rez-de-chaussée, avec de graves blessures par balle. Il n'avait pas de papiers d'identité sur lui.

– Des blessures par balle...

– A priori, deux balles, l'une logée dans l'abdomen, l'autre vers l'artère fémorale gauche. L'équipe des urgences a pensé à une bagarre de sortie de boîte, quelque chose comme ça. Entre Bourgoin, l'Isle d'Abeau et la Tour du Pin, ce ne sont pas les boîtes de nuit qui manquent. C'est notre clientèle du samedi soir, en quelque sorte...

– En quelque sorte...

– Dans la nuit, poursuivit Madame Maridieu qui retrouvait peu à peu son aplomb, le service des Urgences l'a muté au deuxième étage, en réanimation, sans qu'il ait repris connaissance.

– Blessures par balles, marmonna le capitaine Basiléo en essuyant son nez irrité. Il décrocha son téléphone et composa un numéro abrégé sur le combiné. Quelques secondes s'écoulèrent et il en profita pour s'éponger le front.

– Garcin ? C'est Basiléo. Vous avez la main-courante, vers vous ?... Hum ! Regardez à la page d'hier... C'est ça, je cherche une déclaration de blessure par balles... Vous êtes sûr ? Regardez bien, c'est important... Oui, ben lisez tout, mon vieux ! Notez-moi tout ce que vous trouverez concernant les braquages, agressions par armes à feux etc.

Il masqua l'appareil avec sa main et se tourna vers sa visiteuse.

– Les balles ? Vous les avez ?

– Je... non, bredouilla-t-elle. On n'a pas pu les extraire

– Vous voulez dire ...

– Le patient était fiévreux, en mauvais état général. Il avait dû perdre beaucoup de sang. Il était inopérable en l'état et intransportable On l'a placé en Réa sous assistance respiratoire, avec des perfusions d'antibiotiques à larges spectres pour essayer de contrecarrer l'état infectieux. C'est tout ce qu'on pouvait faire dans l'immédiat.

Le Capitaine Basiléo rapprocha l'écouteur de son oreille.

– Vous êtes toujours là, Garcin ? ... Oui, et bien, cherchez encore... Non, j'en ai besoin tout de suite. Pendant que j'y suis, il arrive à quelle heure, le Lieutenant Carven ?... Oui, ben il pourrait prévenir ! Dès qu'il se pointe, vous lui dites de monter immédiatement dans mon bureau. J'ai besoin de lui.

Il raccrocha, déception et colère se disputaient dans ses yeux.

– Alors comme ça, à Isère-Nord, on ne déclare plus les blessures par balle ?

– C'est... les papiers sont sur mon bureau, jeta précipitamment la directrice, je pensais m'en occuper lundi.

– Ben voyons ! Grinça Basiléo en levant les yeux au ciel.

Il ne put poursuivre, une nouvelle quinte de toux lui coupa la parole. Toussant, crachant, éructant, il se leva et se dirigea d'un pas incertain vers la fenêtre qu'il entrouvrit. Le froid sec de décembre, sur son visage, l'apaisa un peu. Il se sentait les joues en feu, la tête bouillonnante, les tempes serrées dans un étau. Ce n'était vraiment pas le jour d'être de garde au Commissariat des Avenières La quinte calmée, il retourna s'asseoir, cherchant, sans illusion, un coin sec de son mouchoir pour tamponner ses yeux larmoyants

– En résumé, conclut-il en reprenant son stylo, on a un homme, anonyme, débarqué samedi soir aux Urgences du C.H.I.N... On sait comment il est arrivé ? Tel que vous le décrivez, il ne devait pas être tellement en état de conduire !

– Je l'ignore, minauda la directrice adjointe. Il faudrait consulter le registre d'admission des Urgences.

Elle avait sorti, de son sac, un flacon de vernis à ongles et était occupée à arrêter les mailles de son bas qui filait. Basiléo fit un effort pour rester calme, par crainte de déclencher une nouvelle crise de toux.

– C'est ce que je vais faire, figurez-vous ! Reprenons. Le type est soigné aux Urgences, qu'est-ce qu'on lui fait ? On arrête l'hémorragie ?

– Sans doute. On a dû le déchoquer et aussi le transfuser, je suppose.

– Ensuite, on le monte en Réanimation pour soigner sa fièvre et hop ! Il disparaît, au nez et à la barbe du personnel ! Dites-moi, on ne surveille pas les patients, chez vous ?

– Écoutez, commissaire...

– Capitaine.

– Oui, et bien... Oh et puis zut ! Venez voir vous-même ! C'est impossible que quelqu'un disparaisse d'une Unité de réanimation sans qu'on s'en aperçoive. Ce service vient d'être refait... Il y a des caméras vidéo braquées en permanence sur chaque lit, on peut surveiller tous les patients depuis le PC infirmier ! Comment voulez-vous qu'ils... Non ! C'est insensé !

Sonia Maridieu se prit la tête entre les mains en signe d'incompréhension.

– Allons-y ! Décida brusquement Basiléo en empochant son stylo

I1 se leva, enfila son blouson et la précéda jusqu'à la porte. Il ne se sentait pas très solide, tandis qu'ils descendaient l'escalier étroit du commissariat. Le hall était désert. Garcin était à son poste, à la réception. Basiléo l'interpella.

– Toujours pas de nouvelle de Carven ?

– Négatif.

– Trouvez-le moi ! Insista-t-il, irrité. Ce gars là en prend un peu trop à son aise ! Le planton secoua la tête ce qui fit osciller son képi d'une oreille à l'autre.

– Vous sortez, Capitaine ?

– Je pars sur une enquête, avec madame. Qui est disponible ? Gerbier ? Ramirez ?

– Non, ils sont sur un interrogatoire, les types qui ont cambriolé la bibliothèque de Veyrins-Thuellin. On vient de les coincer...

– Alors, j'y vais seul. Il se racla la gorge. Dites au Lieutenant de me rejoindre à l'Hôpital dès qu'il arrive, on ne sera pas trop de deux. Et qu'il prenne le matériel ! Je suis joignable sur mon portable.

– Vous allez bien, Capitaine ? Vous êtes tout pâle...

– Ça va, ça va ! Lança-t-il en s'éloignant.

Dans la rue, il hésita à fermer son blouson, ne parvenant pas à décider s'il avait chaud ou froid. Il se sentait nauséux, les jambes molles. Le trottoir avait une consistance bizarre.

Sonia Maridieu monta à bord d'un coupé de fonction estampillé C.H.I.N. aux couleurs de l'hôpital, tandis qu'il s'engouffrait dans une voiture banalisée qui sentait le tabac froid et le faux cuir. La nausée le submergea et il ferma les yeux quelques instants. Son crâne résonnait, des bruits métalliques en milieu liquide, comme s'il était en apnée au fond d'une piscine. I1 rouvrit les yeux, la clé de contact tremblait dans sa main. Sonia Maridieu frappait à sa portière.

– Ça ne va pas, Commissaire ? Vous voulez que je vous emmène ?

– Ce n'est rien, répondit-il en baissant sa vitre. Je dois avoir chopé la grippe. Mon second l'avait, hier matin, c'est lui qui a dû me refiler cette saloperie.

I1 s'interrompit pour tousser. Sonia secoua la tête.

– Vous devriez aller vous coucher. Il y a sûrement quelqu'un qui peut vous remplacer.

– Pas question. Allons-y. Je vais rouler doucement.

Le chemin jusqu'à l'hôpital lui parut particulièrement bref. La nuit était déjà tombée, les guirlandes d'ampoules se balançaient dans les rues vides. Il franchit les grilles de l'établissement derrière Sonia Maridieu qui fit signe aux gardes de le laisser passer et il la suivit jusqu'au porche des urgences où elle se gara sans façon sur la pelouse. Il dut faire un effort pour s'extirper de la voiture. Cette promenade imprévue l'avait épuisé. Ses muscles courbaturés le faisaient souffrir à chaque mouvement. La directrice adjointe l'attendait sur le perron. Il trébucha en la rejoignant, traversa à sa suite le vestibule qui menait aux ascenseurs et se trouva projeté sans préavis dans une large pièce peuplée de sarraus blancs et de tuniques vertes. Il cligna des yeux, la lumière violente des néons lui donnait envie de fuir, se tasser dans un coin, dormir...

La directrice paraissait plus à l'aise dans son élément :

– Voici le PC infirmier, le centre névralgique du Service de Réa. Je vous présente le commissaire Basiléo...

– Capitaine, précisa-t-il dans un souffle.

– Oui, pardon, le Capitaine Basiléo, de la Police Judiciaire, qui vient enquêter sur le vol... Ou plutôt la disparition du patient de la salle 3. Il va tenter comprendre ce qui s'est passé. Je vous prie de l'aider dans la mesure du possible. Madame Nils, puis-je vous demander... Excusez-moi, Capitaine, mais j'ai quelques bricoles urgentes à régler. Madame Nils est l'infirmière qui... Je suis sûre qu'elle saura répondre à toutes vos questions. Vous me trouverez si nécessaire dans mon bureau, il n'y a que le couloir à traverser.

Elle s'éclipsa. Soudain intimidé, Basiléo regarda les personnes qui l'entouraient. Ils étaient au nombre de six, quatre femmes et deux hommes, tous plus ou moins affairés. A tout hasard, il tendit une main moite à l'infirmière. Il fut surpris de la poigne ferme de Madame Nils, une petite dame d'une cinquantaine d'années, un peu à l'étroit dans sa blouse. Sa réaction fut immédiate.

– Hou là ! Vous êtes brûlant. Vous avez de la fièvre, Commandant.

– Capit... Non, ce n'est rien, une petite grippe...

Avant même de savoir d'où cela venait, il sentit qu'on lui touchait l'oreille droite et un bip aigu retentit près de son tympan.

– 39.8 °c ! Claironna l'infirmière, en brandissant son thermomètre tympanique. Rentrez donc vous mettre au lit avec deux cachets d'aspirine, allez zou ! Non mais...

– Écoutez, plaïda Basiléo, je suis juste un peu enrhumé... Mettons-nous au travail et qu'on en finisse. Montrez moi le lieu du crim... de la disparition et c'est tout ce que je vous demande

– Pas avant que vous n'ayez pris quelque chose, répliqua l'infirmière qui n'était pas de taille à se laisser impressionner.

La suite échappa quelque peu au capitaine Basiléo. Un verre rempli d'une mixture pétillante surgit sous ses yeux, en même temps qu'une boîte de pâtes pectorales à l'eucalyptus. Deux mains fermes l'installèrent devant une table. On remonta sa manche, contrôla sa tension et son pouls, ausculta son coeur et ses poumons. Une aide-soignante avenante déposa ensuite devant lui un grand bol de tisane aux reflets verdâtres, assorti d'un demi citron. Exhumés d'un vestiaire, un pot de miel de romarin et une flasque de rhum antillais vinrent compléter l'ensemble. Basiléo n'avait plus la force de lutter. Il but le breuvage parfumé avec reconnaissance. Une chaleur bienfaisante s'insinua en lui. Il vacilla ensuite, en se levant.

Ces télé, qu'est-ce que c'est ? dit-il en s'approchant d'un mur entièrement équipé d'écrans, alignés sur deux rangées.

Madame Nils surgit près de lui.

– Sur l'écran du haut, la caméra vidéo retransmet en temps réel le visage et le torse du patient. Cela nous permet de voir s'il est éveillé, s'il bouge, s'il convulse, etc. En dessous, ce sont les reports de toutes les alarmes. Ici la fonction cardiaque, la saturation en oxygène, la pression veineuse centrale. Comme vous le voyez, tous les appareils qui sont autour du patient retransmettent ici leurs résultats. Si quelque chose ne va pas, un appareil le détecte immédiatement et le moniteur sonne et clignote. De cette façon, nous limitons les allées et venues auprès du patient et donc le risque infectieux.

– Et... Ça n'a pas sonné, cet après-midi, quand le patient a disparu ?

– Non, mais je vais vous montrer pourquoi. Passez cette blouse, mettez ce masque et venez.

De mauvaise grâce, Basiléo enfila la blouse immense qu'on lui tendait. L'infirmière lui couvrit les cheveux d'un calot et attendit qu'il ajuste le masque devant sa bouche et son nez.

– Je ne vais pas mettre ça, je vais étouffer, protesta-t-il.

– Taratata ! Vous mettez ce masque. D'après vos symptômes, vous êtes l'une des premières victimes de la grippe, et vous savez comment on l'appelle, cette année ? La Fulgura. Devinez pourquoi ! Pas question que je vous laisse contaminer toute une salle. Ça y est ? Mettez ces gants, maintenant, et ne touchez à rien, surtout !

Résigné, il lui emboîta le pas et pénétra dans la salle 3. Il avait caressé le timide espoir de relever des empreintes mais une surprise l'attendait. Là où le patient inconnu avait disparu avec son lit, la place était déjà occupée par une jeune fille rousse, rescapée d'un accident de la circulation qui s'était produit en début d'après-midi. L'infirmière lui confirma que tout avait été soigneusement désinfecté et il dit adieu mentalement à tout relevé d'indices scientifiques. Il fit quelques pas, contemplant dans leurs lits, les trois patients, inconscients et bardés de fils et de tuyaux. Il se sentait oppressé et la tête lourde. Un tour sur lui-même et il repéra les yeux indiscrets des caméras. Son visage s'éclaira.

– Nous allons saisir les bandes vidéo pour les visionner. La réponse se trouve sûrement dessus.

L'infirmière sourit derrière son masque.

– Il n'y a pas de bandes, monsieur, cela coûterait trop cher, paraît-il, et poserait des problèmes d'éthique, les malades comateux ne pouvant donner leur consentement pour être filmés. Donc les caméras se contentent de retransmettre sans enregistrer. C'est tout.

– Mmm... fit le policier, incapable de cacher sa déception. Et pour les alarmes ? J'imagine que si un malade se débranche, cela ne passe pas inaperçu ?

– Voyez vous-même, répondit Madame Nils en s'approchant d'un lit.

Elle saisit la main du patient et décrocha le saturateur de pouls qui lui enserrait l'index. Il s'écoula trois secondes et une alarme stridente déchira la pièce. L'instant d'après, une infirmière accourait.

– Ce n'est rien, Mireille ! Je montre le système d'alarme au colonel... Voyez-vous, la personne qui a volé le patient a été très astucieuse : elle a ôté l'oxymètre de son doigt et on l'a retrouvé accroché sur la main du patient d'à côté, le fil était juste assez long. Comme cela, on n'a pas eu d'alarme indiquant la chute de la saturation en oxygène. Pareil pour le tensiomètre électronique. Pour les autres appareillages, comme le respirateur et le monitoring cardiaque, ils étaient tous simplement déconnectés et les alarmes neutralisées. Croyez-moi, celui qui a fait ça s'y connaît.

– Mais, vous auriez dû le voir, sur vos écrans.

Madame Nils se rembrunit. Sans un mot, elle quitta la pièce et il la suivit. Dans le couloir, elle jeta un coup d'œil circulaire avant de s'expliquer, à voix basse. La relève entre les deux équipes avait été mouvementée. On fêtait l'anniversaire d'une aide-soignante. Et puis, il y avait eu cette dispute à propos des vacances de Noël. Entre le mousseux et les histoires de planning, il était bien possible qu'on n'ait pas surveillé les écrans de façon très attentive. Le Capitaine Basiléo se sentit las. Cette histoire commençait à lui peser. Et le Lieutenant Carven qui n'arrivait toujours pas. Jamais là quand on avait besoin de lui ! Arrachant ses gants et son masque, il sortit son téléphone mais l'infirmière se montra intransigeante. Pas de portable à l'étage de la Réa ! D'un doigt autoritaire, elle lui indiqua l'ascenseur et il se retrouva au rez-de-chaussée. Garcin n'avait aucune nouvelle de son Lieutenant. Il n'était pas chez lui, et n'avait pas répondu aux différents messages qu'il avait laissé sur son portable, lui demandant de rappeler d'urgence le commissariat des Avenières.

– Il doit être sous la couette, suggéra Basiléo. Avec la grippe qu'il tenait, hier ! Elle est redoutable, et je parle en connaissance des choses ! Vous savez comment on l'appelle, cette année ? La Fulgura !

– Mince, fit Garcin au bout du fil. Qu'est-ce que je fais, patron ? Vous voulez que je dise à Ramirez d'aller voir chez lui et d'essayer d'entrer ?

– Oui, c'est ça. Et ensuite, qu'il me rejoigne, j'ai besoin d'un coup de main. Il me trouvera aux Urgences du C.H.IN..

Le Capitaine Basiléo n'était pas au bout de ses surprises. Il avait espéré trouver, aux Urgences, un double du dossier médical, des résultats d'analyses ou des radios, mais tout avait disparu avec le patient. Il ne subsistait aucune trace de son passage. Même le registre des admissions de la veille était introuvable. Du travail de pro ! pensa Basiléo dont l'imagination commençait à s'emballer. Quelqu'un qui prend la peine de venir effacer les traces de son forfait sous le nez des équipes soignantes. Ça sent la Mafia ou des truands bien organisés qui font disparaître leur victime et les balles dont ils l'ont criblée ! Il entreprit de questionner le personnel mais n'obtint pas d'information significative.

– Pourtant, s'acharna-t-il, un blessé grave, ça se remarque. Est-ce qu'il a été amené par les pompiers, une ambulance, de la famille ?

Personne ne sut répondre. Un jeune interne s'approcha. Il se souvenait avoir pris en charge un jeune homme d'une trentaine d'années qui pissait le sang sur son brancard, seul, au milieu du couloir. Nul ne savait comment il était arrivé là. Basiléo s'épongea le front et sortit par le sas des Urgences. Serrant le col de son blouson autour de sa gorge, il se traîna jusqu'à sa voiture, garée à quelques mètres. Il en rapporta une torche et revint vers le porche, balayant dans le faisceau de lumière, le sol sous ses pieds. Au bout de quelques mètres, il se baissa pour ramasser un minuscule objet qu'il glissa dans sa poche avant de reprendre l'examen du revêtement goudronné. Il ne fut pas long à trouver ce qu'il cherchait. Des marques brunes, sèches et brillantes par endroits. L'interne le rejoignit et s'accroupit.

– Oui, on dirait bien du sang. Ça pourrait être le sien. C'est assez récent, sinon, la pluie de samedi matin aurait tout dilué. Regardez, là, c'est bien net !

Ils suivirent les traces. Elles allaient de l'entrée des Urgences à un petit portillon, à l'arrière du bâtiment, portillon qui s'ouvrait sur le parking réservé au personnel.

De nouveau plein d'espoir, Basiléo frétillait. Sa joie fut courte. L'indice révélait que le patient avait pu être amené par un membre du personnel dans son véhicule mais il s'avéra qu'on ne pouvait déterminer qui, l'accès au parking se faisant grâce à une simple télécommande à infrarouge. Basiléo rageait, en revenant aux Urgences, escorté du jeune interne. Ramirez l'attendait sous le porche, une grosse écharpe rouge autour du cou. Il n'avait pas trouvé le Lieutenant Carven mais n'en était guère étonné, instruit qu'il était des desseins frivoles de ce dernier.

– Mais si, vous ne vous souvenez pas ? Il nous en a tous parlé, de son rendez-vous du samedi soir ! Rappelez-vous, la femme d'un légiste ! Même vous, vous l'avez charrié : Numérote tes abattis et fais gaffe à ton anatomie...

– Je ne me souviens pas de ça. Et puis, ce n'est pas le moment, venez que je vous mette au courant.

Quelques minutes plus tard, Ramirez, installé en salle de repos, interrogeait le personnel à la recherche d'indices, de souvenirs, n'importe quoi qui permette d'identifier le disparu. De son côté, Basiléo avait obtenu de Sonia Maridieu qu'elle lui confie un trousseau de clés et il fouillait systématiquement chaque pièce de l'hôpital. C'était un travail de titan et il comptait sur sa chance légendaire pour achever sa tâche avant l'aube. Il était repassé au service de Réa et avait interrogé les soignants. En s'occupant du patient, ils avaient peut-être remarqué quelque chose : un tatouage, une cicatrice, une tâche de naissance... Mais personne n'avait vraiment vu le patient nu sans sa chemise d'hôpital, à l'exception de l'aide-soignante qui avait fait sa toilette, tôt, le matin. Elle était rentrée chez elle mais Basiléo avait obtenu facilement de pouvoir

lui téléphoner. Hélas, la jeune femme n'avait pas grand-chose à lui apprendre et ne pouvait se déplacer pour qu'il l'interroge. Depuis le milieu de l'après-midi, elle était terrassée par la fièvre et attendait la visite du médecin. Fulgura ! Avait diagnostiqué le Capitaine Basiléo en l'entendant cracher ses poumons au bout du fil. Il avait raccroché, déçu. A présent, il contrôlait chaque pièce, à la recherche d'un lit qui n'avait sans doute pas quitté l'hôpital, ou d'un grand sac transparent, comme ceux dans lesquels les infirmiers mettaient les effets des patients qu'ils déshabillaient aux Urgences. Ramirez le rejoignit alors qu'il ouvrait les derniers bureaux du couloir du rez-de-chaussée. Basiléo n'en pouvait plus. La sensation de mieux-être provoquée par le grog se dissipait et il était périodiquement secoué d'éternuements violents. Sa tête semblait sur le point d'exploser et son nez était tellement congestionné qu'il lui paraissait énorme. D'une voix enrouée, il expliqua à Ramirez ce qu'il cherchait. Ce dernier lui rapporta ce qu'il avait appris : le type était beau gosse, bien habillé, cravate en soie, chemise blanche, pas de bijoux, pas de montre, pas de papiers d'identité.

– Waou ! fit-il les yeux écarquillés.

Le sac était là, dans le faisceau de la torche. Ils venaient de pénétrer dans un réduit sombre où s'entassaient des seaux et des cartons vides. Un lavabo ébréché trônait près de l'entrée. Avisant une boîte de gants jetables, sur la tablette, Basiléo s'en équipa et s'empara avec précaution du sac, tandis que Ramirez allumait le plafonnier. L'emballage contenait un costume gris de bonne étoffe, ainsi qu'une chemise blanche raide de sang séché. La cravate était déchirée. Les sous-vêtements roulés en boules dans les chaussures. D'un doigt exercé, le policier tâta les poches et en retira une fève en porcelaine, semblable à celles qu'on trouve dans les galettes de l'Épiphanie.

– Super comme pièce à conviction ! Ironisa Ramirez ! Une fève à la mi décembre, c'est quelqu'un qui a le goût de l'anticipation !

Basiléo fronça les sourcils, troublé.

– Ou bien, c'est un fabophile...

– Mmmm ?

– Un de ces collectionneurs ! Ils en récupèrent, à droite, à gauche, tout au long de l'année. Regardez celle que j'ai ramassée, près du portillon du parking...

Il fouilla dans sa propre poche et exhiba une minuscule fève en forme de Jésus-dans-la-crèche.

– Elle a dû tomber de sa poche pendant son transport. Sur le coup, je n'ai pas pensé que ça pouvait être un indice. Je l'ai juste ramassée pour...

Il s'interrompit et devint mortellement pâle.

– Merde !

Les doigts tremblants, il saisit de nouveau le costume qu'il examina attentivement avant d'en tâter les doublures.

– Oho ! fit-il en recueillant dans sa paume un petit téléphone mobile.

– Voilà qui devrait permettre d'identifier la victime, commenta Ramirez en se rapprochant.

Basiléo éternua brutalement et son collègue recula de quelques pas.

– À vos souhaits ! Et gardez vos microbes pour vous !

Mais le Capitaine ne répondit pas. Le téléphone vibrait dans sa main. Il décrocha et l'approcha de son oreille, ne sachant s'il devait dire « Allo ».

– Ah ! Tout de même ! Cria une voix familière dans l'écouteur. Tu le décroches enfin, ce téléphone ? Qu'est-ce que tu foutais ? Ça fait au moins dix fois que je t'appelle !

– GARCIN ? Mais qu'est-ce que vous... Oh Nom de D... !

– Capitaine ? demanda Ramirez, vous... ça va bien ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Nom de D...

En proie à la panique, le Capitaine Basiléo s'était précipité dans le couloir, le portable toujours collé à l'oreille. Il courait à présent, ouvrant à la volée toutes les portes, hurlant dans le téléphone. Ramirez avait de la peine à le suivre. Ils traversèrent la partie administrative, fermée le dimanche soir. Les bureaux étaient déserts. Basiléo fouillait partout, implorant Garcin au téléphone de lui envoyer du renfort, des hommes, n'importe qui. VITE !

– Il ne peut pas être loin, criait-il en se débattant avec une serrure, on peut encore le sauver.

– Calmez-vous, intima Ramirez en lui saisissant l'épaule. Le type doit être mort, à présent, ça ne sert plus à rien de courir.

– LACHEZ-MOI ! Vous ne comprenez pas ? Le fabophile, c'est Carven ! On lui garde toujours les fèves, au moment des rois ! Et ce téléphone, c'est le sien ! Le lieutenant Carven, ça vous dit quelque chose ?

– Merde ! Proféra Ramirez abasourdi. Comment c'est possible... Ce n'est pas... Basiléo ne l'écoutait déjà plus. Il fonçait dans l'aile opposée. Sur son passage, les portes claquaient contre les murs. Et soudain...

– Là ! Le lit, au fond du couloir !

Ils se précipitèrent, il était vide. Une perfusion arrachée gouttait au creux des draps teintés de rose.

Il ne peut pas être loin...

– Ça vient, ces renforts, Garein ? Magnez-vous !

Éperdus, affolés, ils ne savaient plus où chercher. Ils avaient ouvert toutes les portes du rez-de-chaussée, scruté chaque recoin. Basiléo, entre deux quintes de toux, ne parvenait plus à retrouver son souffle.

– Il faut essayer les autres étages ! dit-il, exsangue.

– Ce n'est pas logique. Pourquoi descendre le lit et les affaires si le patient est à l'étage ?

– Je n'y comprends rien... Basiléo parlait d'une voix rauque. On a déjà ouvert cette porte ?

– Laissez tomber, Capitaine, là, c'est la morgue !

– La morgue ? Imbécile ! Avec qui Carven avait-il rendez-vous samedi soir ?

– Euh ! Voilà ! Une jolie kiné qui est mariée à un médecin légiste... Ooooh !

Les hommes de la Police Judiciaire investissaient le couloir, précédés de Sonia Maridieu. Ils vinrent se placer le long du mur. Les armes jaillirent des holsters tandis que Basiléo et Ramirez frappaient à la porte de la morgue. C'était une porte semblable aux autres, mais munie de deux battants permettant une large ouverture. En l'absence de réponse, Basiléo fit fonctionner le trousseau passe-partout et les deux policiers pénétrèrent dans la morgue. Ils traversèrent un hall anonyme, dépourvu de fenêtres. Un comptoir et trois chaises figuraient le seul ameublement. Sur la droite, le bureau du médecin légiste était éclairé et vide. Basiléo contourna le comptoir pour accéder à une autre porte qui offrit plus de résistance. Il respirait superficiellement, par crainte de tousser. La porte céda enfin, s'ouvrant sur un vestibule. Un monte-charge voisinait avec un escalier raide qu'ils empruntèrent prudemment. Parvenu un étage plus bas, Basiléo et Ramirez s'immobilisèrent. La morgue était plongée dans une semi-obscurité.

– Je ne pouvais pas le savoir, moi, qu'il avait une arme de service...

Ils sursautèrent, se tournant de tous côtés pour voir qui avait parlé. Ils ne virent personne. Un râle douloureux résonnait entre les murs nus. Basiléo braqua sa torche sur le sol. L'homme recroquevillé à leurs pieds n'était pas Carven. C'était un type maigre aux yeux exorbités. Il était vêtu d'un sarrau vert déchiré et maculé de sang, les cheveux collés, le torse trempé de sueur. Il tremblait et semblait agité de mouvements désordonnés. Le Capitaine se pencha pour l'interroger mais l'homme ne tenait que des propos décousus où il était question d'une trahison, d'un amour infini, de ne pas laisser de trace.

– C'est vous, le médecin légiste ?

– Je voulais juste lui faire un peu peur, ma chérie... Tout ce sang ! Tu vas salir ta voiture neuve...

– Répondez-moi ! C'est vous qui...

– On sera heureux, tous les deux, comme deux tâches de sang...

Il toussa violemment, repliant son corps douloureux parcouru de spasmes.

– C'est la fièvre, murmura Sonia qui l'avait rejoint. Il délire... Encore la Fulgura !

– Celle-là, dit le Capitaine en se redressant, je sais qui la lui a refilée. Curieusement, l'idée du Lieutenant Carven, se vengeant de son pauvre destin tragique, par virus interposé, lui procura une satisfaction fugitive. Avec gravité, il se mit en devoir de chercher le corps de son second.

Le troisième tiroir fut le bon.